



À gauche, l'immense mosquée récemment construite sur la place des Martyrs. À droite, le bâtiment de l'Électricité du Liban, datant des années 60.



## REPORTAGE DANS UNE VILLE EN MUTATION

# ÊTRE ARTISTE À BEYROUTH

La guerre et les événements politiques ne sont pas parvenus à anéantir l'énergie de ceux qui, au Liban, s'engagent dans l'art. Un an après l'ouverture du premier centre d'art contemporain, présentation d'une scène qui lutte résolument contre les clichés. À méditer.

de notre envoyée spéciale Anne Picq

Jamais Beyrouth ne m'avait paru aussi calme. Le 22 novembre, jour anniversaire de l'indépendance du Liban, les rues de la capitale sont vides. Seuls flottent quelques drapeaux, arborant fièrement le cèdre emblématique du pays. Sur la place des Martyrs, d'ordinaire assourdissante, les klaxons se sont tus. Beyrouth déjà se joue de nos clichés, de la caricature d'un immense chaos d'embouteillages, d'immeubles criblés de balles près de gratte-ciel ultramodernes, de boîtes de nuit bondées de filles embellies à coups de collagène et de bistouri. Sandra Dagher, la trentaine souriante, m'accueille à la porte du Beirut Art Center, installé

au bord de la grande artère qui mène du sud vers le centre-ville, non loin du quartier arménien et populaire de Bourj Hammoud. Cette ancienne usine reconverte abrite le premier centre d'art contemporain du pays [ill. p. 84], inauguré il y a un an en présence d'un millier de personnes enthousiastes. Après avoir vécu en France, Sandra Dagher a senti le besoin de revenir au Liban, où elle a ouvert en 2000 sa galerie. Puis, avec l'artiste Lamia Joreige, elle se met à rêver d'un lieu dédié à l'art contemporain et conçoit un programme ambitieux : quatre expositions par an, un auditorium, une médiathèque, etc. La situation économique et

les crises politiques compliquent la mise en place du projet mais, en 2009, les fonds sont réunis. La jeune institution présente aujourd'hui sa quatrième exposition, «America», confortant déjà sa légitimité et la qualité de sa programmation. On y voit des œuvres de Joseph Beuys, Kara Walker, William Eggleston côtoyer les créations d'artistes du monde arabe. «Notre but est de montrer des artistes reconnus à un public qui n'a pas beaucoup d'occasions de voir de telles œuvres. Et c'est aussi une chance pour de jeunes créateurs libanais d'exposer chez eux», remarque Sandra Dagher. Dans un pays où, faute de subventions du gouvernement,





Sandra Dagher dans les espaces immaculés du Beirut Art Center, première vitrine de l'art contemporain au Liban.

LAMIA ZIADÉ  
*Petroleum Jelly*

2008, feutrine et tissus lamés, 147 x 123 cm.  
Les femmes provocantes de Lamia Ziadé ont été pour la première fois exposées cet hiver à Beyrouth. Une autre vision de la culture orientale et de ses tabous.



quasiment toutes les initiatives culturelles sont privées, le Beirut Art Center tente de combler un manque et assure ainsi une véritable mission de service public. Cette jeune institution ne pourra exister seule, car les besoins sont encore énormes et un public de plus en plus curieux est en train de se former. Mais elle a déjà donné à la scène artistique un lieu et une visibilité qui lui faisaient défaut.

### Une floraison d'initiatives

Assis sur la terrasse d'un immeuble du quartier de Mar Mkhael, Peter et Setareh discutent. Peter Currie est américain et travaille à la galerie Sfeir-Semler. Setareh Shabazi est une artiste iranienne et a vécu en Allemagne. Tous deux ont choisi de s'installer à Beyrouth. «Il y a eu comme un ralentissement entre les années 1990 et maintenant. Mais, de nouveau, une jeune génération essaie de faire quelque chose et de le faire ici, à Beyrouth.» Cette effervescence s'inscrit dans une continuité : même pendant la guerre, les artistes, peintres notamment – issus d'une tradition picturale méconnue mais vivace –, n'ont cessé de créer et les quelques galeries de la ville ont continué à vendre. Beyrouth ne renaît pas de ses cendres après une longue rupture. La scène artistique est plutôt en train d'évoluer et de se structurer. «Il n'y avait pas encore de galeries qui soutenaient la

scène artistique de manière internationale. Nous avons créé la demande, ce qui a permis de soutenir la production», se souvient Andrée Sfeir-Semler, qui a choisi d'ouvrir en 2005 un immense espace dans le quartier de la Quarantaine, où était situé un camp palestinien. Non loin de là, à l'est de la ville, une association fondée par deux cousines, Marwa et Mirene Arsanios, a récemment inauguré un espace de discussion, de rencontres et d'exposition, réduit mais très dynamique. «Je trouve cette jeune génération à Beyrouth admirable, parce que la vie n'est pas facile et qu'elle n'attend pas que tout aille bien», souligne Etel Adnan, célèbre poétesse et peintre. Née en 1925, elle vit entre Paris et la Californie mais observe avec acuité son pays natal : «C'est formidable qu'il y ait des artistes au Liban, alors qu'il n'existe aucune structure de soutien. Ce pays vit dans la précarité et ne sait sur quoi compter demain.» Comment parler de la création libanaise sans trop la simplifier ? À première vue, impossible en effet de ne pas songer à la longue guerre civile qui a laissé des traces indélébiles dans la mémoire des Libanais. «Au début des années 1990, presque spontanément, une génération d'artistes a commencé à réagir à ce qui venait de se produire : une guerre d'une quinzaine d'années qui elle-même avait produit des images. On partageait la même préoccupation :



NADIM ASFAR *Série «les Constellations» – Ensemble #17* 2009, photographie sous Diasec, 180 x 160 cm.  
Depuis son balcon, Nadim Asfar observe les mouvements de sa ville. «J'essaie de repoétiser Beyrouth, d'en faire une matière intime, de lumières.»

poser des questions et s'inscrire dans la réalité libanaise», expliquent Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, cinéastes, vidéastes et photographes récemment exposés au musée d'Art moderne de la Ville de Paris, et cette année professeurs invités au Fresnoy-Studio national des arts contemporains. «On s'est éveillé à la chose politique», poursuivent-ils. Mélant les disciplines, opérant dans les espaces publics et soutenus par des associations comme Ashkal Alwan

[lire encadré p. 86], un groupe d'artistes s'est ainsi formé au sortir de la guerre. Pour comprendre, ne pas oublier et continuer à vivre, ils ont commencé à archiver, documenter cette réalité. Reconnus internationalement, Akram Zaatari, Walid Raad, Joana Hadjithomas & Khalil Joreige, Rabih Mroué, Fouad Elkoury, chacun avec sa propre réflexion, poursuivent leur travail sur la mémoire et la fiction, la place de l'individu dans cette histoire collective, la

perception de l'image. Certains d'entre eux sont à l'origine de la création en 1997 de la Fondation arabe pour l'image, racontant, à travers un fonds de plus de 300 000 images, une nécessaire histoire de la photographie dans le monde arabe. «La génération de nos parents ne veut plus entendre parler de la guerre. Ils ont trop souffert et préfèrent l'amnésie. Du coup, les artistes se sont emparés de ce sujet. Aujourd'hui encore, on n'a pas écrit notre passé», précise





Quelques maisons libanaises anciennes résistent tandis que, près de la Corniche, l'impressionnante carcasse du Holiday Inn, théâtre de la bataille des hôtels en 1975, est toujours debout malgré la frénésie immobilière qui frappe le centre-ville – contrastes significatifs d'une ville en devenir.

Zeina Arida, directrice de cette fondation qui a exposé une partie de ses collections lors de la dernière édition de Paris Photo. Depuis, même si la réflexion sur la période de la guerre est loin d'être achevée, d'autres projets voient le jour : Umam Documentation and Research, association basée dans la banlieue sud de Beyrouth, fief du Hezbollah bombardé en

2006, poursuit aussi un travail sur les archives, souvent en collaboration avec des artistes. Et en plein cœur de la capitale, dans les restes d'un vieil immeuble posé sur l'ancienne ligne de démarcation entre Est et Ouest, un projet de musée des mémoires de Beyrouth est en cours, soutenu par la municipalité et la Ville de Paris. Une gageure.

Non loin du quartier chic et commerçant de Hamra, la ville s'ouvre sur la Méditerranée. La mythique Corniche de Beyrouth se remplit au crépuscule de femmes et d'hommes, jeunes et vieux, en vélo, en rollers, à pied, jouant, buvant, mangeant une glace, fumant le narguilé. L'air est délicieux, on en oublie presque la pollution et l'automne. Je rencontre Gregory Buchakjian,

historien de l'art, professeur à l'Académie des beaux-arts de Beyrouth (l'Alba) et photographe. Gregory n'a jamais quitté la ville. Il a vécu la guerre civile et, plus récemment, le violent conflit israélo-libanais de juillet 2006. «En 1975, j'ai connu la vraie peur. En 2006, c'était différent, c'était une guerre des nerfs. On était tous extrêmement tendus, même si notre quotidien n'avait pas changé. On s'est mis à faire des soirées complètement folles et décadentes.» Pendant plusieurs mois, Gregory photographie ces instants mondains [ill. ci-dessous]. «Mais alors que je pensais montrer la gaieté, la légèreté, je me suis rendu compte que mes photos disaient l'inverse : elles avaient quelque chose de mélancolique, de glauque.» Et témoignaient, presque sans le vouloir, de ce moment d'histoire. La guerre civile a contribué à installer dans la vie quotidienne une forme de fragilité et d'instabilité difficile à comprendre vue de France. En même temps, leur expérience

passée a donné aux Libanais un sens rare de l'histoire, et surtout une conscience aiguë du présent. «Jamais pourtant nous n'avons été si a-politisés, s'étonne Zeina Arida. Nous ne parlons plus de politique entre nous.» La situation politique demeure précaire et les lignes de partage entre les communautés religieuses plus complexes que jamais.

### Loin des travers de l'orientalisme

Aujourd'hui, certains veulent s'engager dans d'autres voies et s'affranchir d'un passé trop pesant, parfois sclérosant. «La peur de la guerre ne m'a jamais quittée. C'est un traumatisme. Mais à trop en parler, on évite de poser les vraies questions», confie Ninar Esber, installée en France, dont les performances, vidéos ou photographies, très personnelles, abordent par exemple la question de la sexualité ou la place des femmes dans la société. Le visage du Liban, et de la région, a lui aussi changé. De nouvelles

interrogations sont apparues. Beyrouth, comme le reste du monde arabe, attire les regards. Et la proximité de Dubaï et d'Abu Dhabi a modifié la donne, dans le marché de l'art notamment. Saleh Barakat, directeur de la galerie Agial installée à Beyrouth depuis vingt ans, observe avec inquiétude cette évolution : «Après le 11-Septembre, qui en Europe va s'intéresser à la façon dont les artistes libanais se sont inspirés de la musique ? Ce n'est pas assez croustillant. On s'attend à voir du sang, de la violence, ou bien l'homosexualité, le voile.» Et pour répondre à la soif d'exotisme de l'Occident, le danger bien sûr est de renouer avec les travers de l'orientalisme, pour plaire. Les artistes, soucieux de protéger leur identité sans pour autant se forger une étiquette nationale, sont attentifs et ne veulent être ni catégorisés ni instrumentalisés. «On a tendance à schématiser le pays, et Beyrouth en particulier. Notre travail vise à complexifier cette réalité, à



Comment percevez-vous l'évolution de la scène artistique depuis la création d'Ashkal Alwan, il y a seize ans ?

Ashkal Alwan était l'une des premières organisations artistiques au Liban. À l'époque, l'art contemporain était complètement marginalisé. Du coup, au lieu d'utiliser l'argent pour ouvrir des espaces, nous avons tout misé sur la production artistique. Aujourd'hui, les choses ont changé et il ne faudrait pas que les artistes se transforment en

## Entretien avec Christine Tohmé, directrice de l'Association libanaise pour les arts plastiques

### «HABITER ICI, C'EST VIVRE COMME UN CAMÉLÉON»

machines à produire pour le marché... Avant, un artiste pouvait attendre dix ans pour que son nom soit cité ; il suffit de nos jours d'ouvrir la bouche pour que le monde entier se retrouve à Beyrouth. C'est très positif, bien sûr, mais en même temps il faut rester vigilant.

#### La génération d'après-guerre a contribué à cette reconnaissance.

Ce que nous avons tous fait, c'est d'inscrire le Liban sur la carte du monde. Mais le danger pour notre génération, c'est que nous soyons considérés comme des ambassadeurs. Le nationalisme ne m'intéresse pas. Je me méfie

de tous ces adjectifs qui sont en train de se transformer en stéréotypes. Je pense que Beyrouth a besoin maintenant d'un projet d'éducation artistique. Nous allons donc créer une école d'art au Liban, qui accueillera également une bibliothèque publique. Ce lieu fonctionnera comme un incubateur.

#### Quel rapport entretenez-vous à l'histoire ?

Ceux qui ont écrit les livres d'histoire ne sont pas arrivés à un consensus. Notre histoire et nos structures artistiques sont très fragmentées. Le colloque «Homeworks», que nous organisons en principe tous les deux ans\*, a ainsi été

repoussé quatre fois : à cause de l'Intifada palestinienne, de l'invasion de l'Irak, de l'assassinat de Rafic Hariri et de la guerre de 2006. Habiter ici, c'est être malléable, vivre comme un caméléon.

#### Comment envisagez-vous l'avenir ?

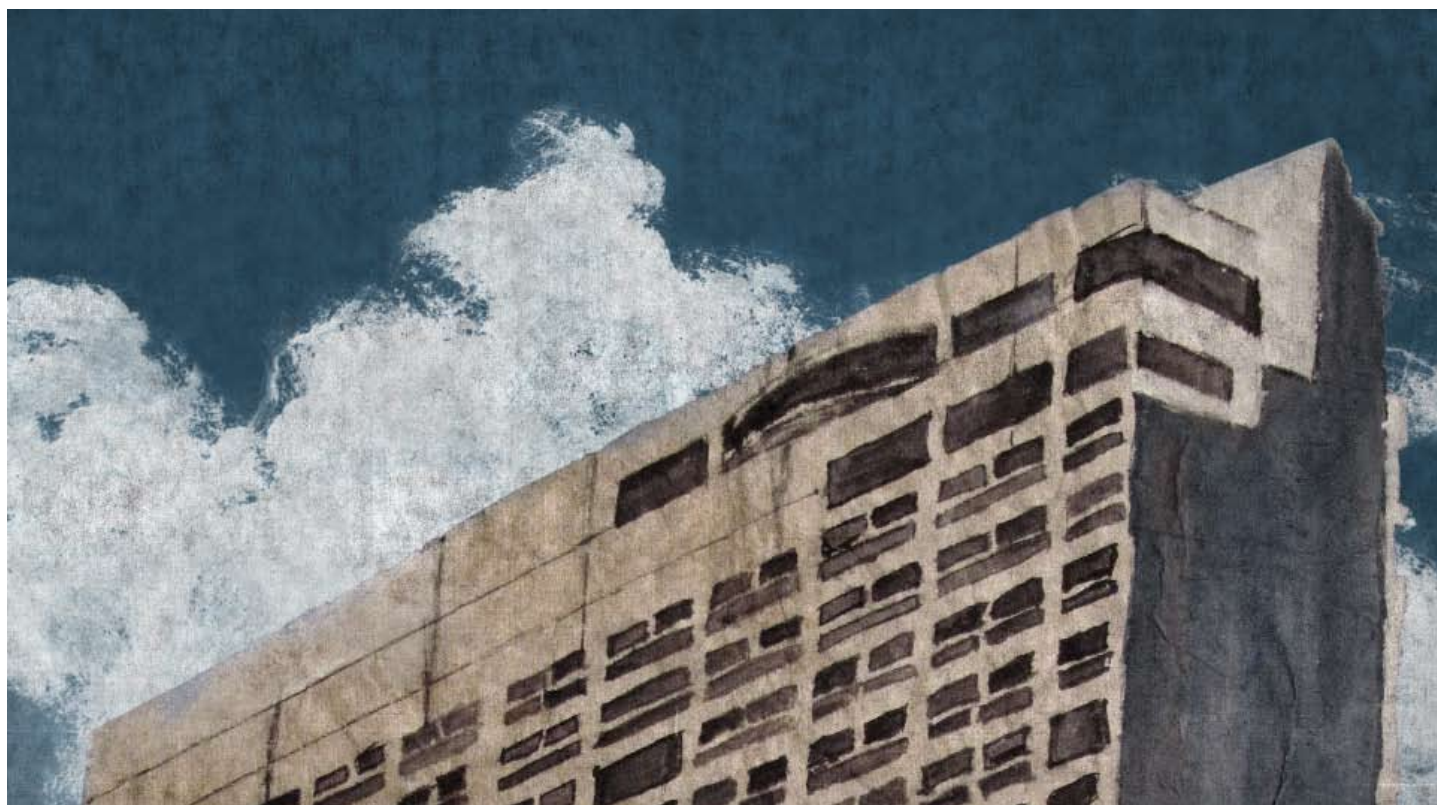
Ce sera comme partout ailleurs dans le monde. En ce moment, c'est la prolifération, puis il y aura un déclin, puis un renouveau. Une autre génération prendra le relais et le cycle recommencera. Il y aura aussi une autre guerre, elle fait partie de ce cycle.

\* «Homeworks V» se déroulera du 22 avril au 1<sup>er</sup> mai dans divers lieux de la ville, dont le Beirut Art Center.



GREGORY BUCHAKJIAN *Série «Nighthawks I (en hommage à Edward Hopper)»* 2007, photographie numérique CPrint, 15 x 30 cm. Souvenirs de soirées clandestines et trash pendant l'étrange guerre de 2006. Pas d'armes ni de sang, juste le malaise et la tension.





GHASSAN HALWANI *Takhabbot* [extrait] 2009, dessins tirés du film d'animation, 38,1 x 67,7 cm chacun.  
Dans les dessins qui composent les films de Ghassan Halwani, la ville inspire autant qu'elle étouffe. Un cri d'alarme citoyen.

ne pas la réduire. Il faut lutter contre les imaginaires dominants», soulignent Joana Hadjithomas & Khalil Joreige. Et les fantasmes sont coriaces. Du temps du mandat français, on louait le Liban comme un Éden, la Suisse de l'Orient, puis les images de Beyrouth sous les bombes ont pris le relais. La ville est de nos jours en pleine mutation. Il n'est pas pour s'en rendre compte qu'à observer les innombrables grues qui se dressent au-dessus des immeubles. Les panneaux indiquant des rues à «caractère traditionnel» dans le quartier d'Achrafieh ne suffisent pas – l'intention était pourtant louable – à épargner les maisons historiques, abattues les unes après les autres.

Comme auparavant dans Gemmayzé, où les bars branchés se sont multipliés, la zone de Mar Mkhael, investie depuis peu par les artistes et les intellectuels, s'est également transformée. C'est là que l'association 98 Weeks a ouvert son espace, se penchant d'ailleurs lors d'un workshop inaugural sur le statut de ce quartier et son avenir. La même semaine, dans cette même rue, le restaurant le plus en vue du moment ouvrait ses portes. Ultrabobo, archibondé, un buffet à 25 dollars, on y entend parler français et anglais (c'est tellement plus chic) et les Porsche Cayenne défilent sous les yeux ébahis des artisans et autres habitants de Mar Mkhael. Tandis que chaque jour, les coupures d'électricité rappellent une autre réalité...

Ghassan Halwani, jeune artiste vidéaste [ill. page ci-contre] qui vient d'exposer au Centre culturel français, vit lui aussi dans cette partie de Beyrouth. Passionnément attaché à sa ville, il ne cache pas son malaise: «Je pense porter une certaine responsabilité sur le changement qui bouleverse le quartier de Mar Mkhael.



Symbole des mutations de Beyrouth, le quartier de Mar Mkhael est en pleine «gentrification». Populaire, artistique, bobo, à l'image d'une ville toute de paradoxes.

Quand les artistes arrivent dans un quartier, c'est appétissant pour le business, et il y a toujours des gens pour exploiter l'image que les artistes peuvent donner. » Empreint de poésie et de nostalgie, son travail traduit cette angoisse. «L'un de mes films est une condamnation de la reconstruction violente de la ville. "Ils" sont en train de reconstruire sur les gens ou de les pousser à quitter la ville, sans aucun plan d'urbanisme. On se sent agressé et je me dis qu'un jour je ne pourrai plus habiter ici.» Etel Adnan, depuis Paris, est plus sévère encore: «Ce qui est en train de se faire à Beyrouth, avec ces constructions sauvages qui ne laissent pas un centimètre carré de libre, est presque pire que la guerre. C'est une mort différente et plus terrible.» Comment, dans ce contexte, la ville peut-elle encore fasciner? Plus d'un Libanais m'a posé la question: «Pourquoi venez-vous visiter Beyrouth? Pourquoi y a-t-il de plus en plus de

touristes? Ce n'est pas une belle ville, il n'y a rien à voir.» Ceux qui aiment cet endroit ou qui y vivent évoquent l'influence de la mer, la lumière si singulière, les nuages, l'amphithéâtre des montagnes au loin. «On vit tous avec le mythe de Beyrouth, reconnaît Nadim Asfar, jeune photographe revenu au Liban après des études en France [ill. p. 85]. On est conscients de travailler là, ce n'est pas un non-lieu. Beyrouth, c'est comme un être vivant, une présence active. Il existe ici une forme d'instabilité qui me convient.» Et qui, indiscutablement, nourrit le bouillonnement de la scène artistique. Au-delà de son incroyable énergie, de son étrange beauté, Beyrouth condense nos questionnements humains et universels: la violence, la mémoire, la communauté, l'Histoire. Beyrouth est une ville généreuse, où chacun vient chercher un peu de soi-même. À moins que ce ne soit plus complexe encore. ■

### les lieux & associations

- > Beirut Art Center • [www.beirutartcenter.org](http://www.beirutartcenter.org)
- Exposition «America» jusqu'au 16 janvier
- > Umam Documentation and Research [www.umam-dr.org](http://www.umam-dr.org)
- > 98 weeks • [www.98weeks.org](http://www.98weeks.org)
- > Fondation arabe pour l'image • [www.fai.org.lb](http://www.fai.org.lb)
- > Musée national de Beyrouth [www.beirutnationalmuseum.com](http://www.beirutnationalmuseum.com)
- > Association libanaise pour les arts plastiques Ashkal Alwan • [www.ashkalalwan.org](http://www.ashkalalwan.org)

### les galeries

- > Galerie Sfeir-Semler • [www.sfeir-semler.de](http://www.sfeir-semler.de)
- Exposition «Noise» jusqu'au 10 février
- > Galerie Tanit • [www.galerietanit.com](http://www.galerietanit.com)
- > Galerie Agial • [www.agialart.com](http://www.agialart.com)
- > Galerie Ayyam • [www.ayyamgallery.com](http://www.ayyamgallery.com)
- > Galerie Mark Hachem • [www.markhachem.com](http://www.markhachem.com)
- > Galerie Janine Rubeiz [www.galeriejaninerubeiz.com](http://www.galeriejaninerubeiz.com)

### les artistes

- > Exposition collective (dont Nadim Asfar) Arts Vidéo-Liban au Théâtre de l'agora – Scène nationale Évry-Essonne jusqu'au 6 février [www.theatreagora.com](http://www.theatreagora.com)

> Joana Hadjithomas & Khalil Joreige [www.hadjithomasjoreige.com](http://www.hadjithomasjoreige.com)  
Exposition parisienne à la galerie In situ du 14 janvier au 11 mars, «Is there anybody out there?» • [www.insituparis.fr](http://www.insituparis.fr)  
> De la photographie à la peinture, de la vidéo à la performance, quelques noms d'une scène active, toutes disciplines confondues: Walid Raad, Akram Zaatari, Rabih Mroué, Lamia Joreige, Ninar Esber, Lamia Ziadé, Shirine Abu Shaqra, Randa Mirza, Marwan Rechmaoui, Jean-Marc Nahas, Hubert Fattal, Etel Adnan, Ayman Baalbaki, Mohammad Rawas, Samir Khaddage, Nada Sehnaoui, Ali Cherri, Vartan Avakian, le collectif Samandal...

### à écouter

En 2009, Beyrouth a été désignée capitale mondiale du livre par l'Unesco. Le 26 décembre à 17 h, Emmanuel Khérad présente sur France inter une émission spéciale de «La librairie francophone» comprenant des entretiens réalisés dans Beyrouth, avec J.-M. G. Le Clézio, Vénus Khoury Gara, Mazen Kerbaj et Ramy Zein.

### réagissez!

Pour contacter l'auteur de cet article, merci d'adresser vos e-mails à [anne.picq@beauxartsmagazine.com](mailto:anne.picq@beauxartsmagazine.com)